
3 1761 07138089 3

TROISIÈME MILLE

CHARLES GRANDMOUGIN

Le Christ

DRAME SACRÉ

EN

CINQ

TABLEAUX



PARIS

ROUAM & Cie, ÉDITEURS

14, rue du Helder, 14

A Monsieur PAUL CHELLES

DIRECTEUR DU THÉATRE MODERNE

Je dédie cette œuvre.

CH. G.

LE CHRIST A ÉTÉ REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
AU THÉATRE MODERNE, LE 12 MARS 1892
(Direction CHELLES)

DÉCORS DE M. ASSOLLA

Les préludes et la musique de scène ont été composés par

CLÉMENT LIPPACHER

LE CHRIST

Le Christ	MM.	DELAUNAY FILS
Judas		DECORI
Zénon		CHAUTARD
Le Centurion		FRAIZIER
Pilate		DUPONT
Nathaniel		VALMONT
Zacharie		JHANN
Saïd		FRÉDAL
Jacques		MONTEIL
Jean		SCHULTZ
Pierre		CASTELLI
Premier soldat		HENRION
Deuxième soldat		LEGRAND
Premier larron		STÉBLER
Deuxième larron		DULAURE
Marie-Madeleine	Mmes	SANLAVILLE
La Vierge		ORCELLE
Aïssa		VERLAIN
Un Ange		GIOTTI

Soldats, Nazaréens, Foule.

Charles GRANDMOUGIN

LE CHRIST

DRAME SACRÉ

EN CINQ TABLEAUX

AVEC UNE MÉLODIE ORIGINALE DE CLÉMENT LIPPACHER



PARIS
J. ROUAM & Cie, ÉDITEURS
14, Rue du Helder, 14
1892.


LIBRARY
AUG 12 1974
UNIVERSITY OF TORONTO



PREMIER TABLEAU

A NAZARETH

Une rue par une lourde après-midi de soleil. — Maisons blanches. — Ciel bleu. — Le Christ et sa mère descendent lentement le chemin désert.

SCÈNE I

LE CHRIST, LA VIERGE

LE CHRIST

C'est ici mon pays, arrêtons-nous ; tout dort.
Qui nous attend ? Personne ; un silence de mort
Enveloppe les champs, les jardins et la ville,
L'azur est radieux et le vent immobile.
Tout se tait sous le ciel éclatant de midi.
Je revois avec vous la terre où j'ai grandi,
Ma mère, et je revis les heures écoulées,
Avec tout mon passé sous les yeux ! ô vallées
Lointaines, ô maisons que j'aimais, vieilles cours
Dont je retrouve encor les familiers détours,
Terrasses en gradins, longues murailles blanches
Où les figuiers connus font déborder leurs branches,

Doux parfums des rosiers mêlés à des lilas,
Nazareth ! Ta beauté repose mon cœur las !
Je sens s'évanouir toute pensée amère
Et mon amour pour vous redouble ici, ma mère !
Je tressaille partout devant chaque maison ;
Mes souvenirs d'enfant bornent mon horizon !

LA VIERGE

Asseyons-nous, mon fils ; c'est l'heure accoutumée
Où chacun fait la sieste en sa maison fermée
Pour y fuir les ardeurs pénétrantes du ciel.
Vos pieds sont-ils blessés ? Le chemin fut cruel
Sous l'azur enflammé, dans la rocaille blanche !

LE CHRIST

Je suis heureux ! Ma tête avec douceur se penche
Sur votre épaule, et moi, prophète triomphant,
Je suis redevenu votre petit enfant.

LA VIERGE

Mon fils !... Notre maison, — hélas! qui n'est plus nôtre,
Je l'aperçois d'ici, tout là-bas ; c'est un autre
Qui bêche notre champ et récolte nos fruits !
Nous serons malheureux si je vous y conduis.

LE CHRIST

Restons.

LA VIERGE

Nous avons tout quitté pour votre gloire.

LE CHRIST

Pour la mienne ? Qu'avez-vous dit ? vous devez croire
Que j'ai tout entrepris pour celle de mon Dieu !
Mais je ne me plains pas, et si j'ai dit adieu
A mon pays natal, à mes rêves de joie,
C'est qu'un devoir plus haut a fait de moi sa proie
Et qu'à l'ordre divin mon âme a répondu.

Oui ma mère, c'est vrai, nous avons tout perdu,
La petite maison, des sages désirée,
Et les douceurs sans nom d'une vie ignorée ;
Qu'importe ! Il faut saigner aux pierres du chemin,
Préférer au passé les douleurs de demain,
Et, demeurant debout quand même on désespère,
Marcher droit vers le but sous les regards du Père !

LA VIERGE

Mon enfant !

LE CHRIST

Si je rêve un moment, laissez-moi ;
Cet instant d'abandon n'ébranle pas ma foi ;
Ce retour fugitif aux choses délaissées
Rafraîchit doucement l'ardeur de mes pensées ;
C'est comme l'oasis ombreuse où va s'asseoir
Le voyageur poudreux et surpris par le soir.

LA VIERGE

Soyez heureux ! Pour moi, lorsque je vous écoute
Je sens finir la peine et se fondre le doute ;
Rêvez ; votre bonheur sera toujours le mien ;
Et si mon ignorance est un faible soutien,
Mon amour, acceptant l'heure paisible ou sombre
Suivra docilement vos pas, comme votre ombre !

LE CHRIST *(rêvant)*

O jours évanouis ! ô souvenirs lointains !
Travaux d'enfant, joyeux atelier, doux matins
Quand, parmi les grands lys où pleurait la rosée,
J'allais par les sentiers déserts, l'âme apaisée
Adorant en secret mon Dieu, l'esprit pareil
A la sérénité des champs pleins de soleil !
O crépuscules doux sur la terrasse aimée
Quand la fraîcheur des nuits descendait, embaumée,
Et que montaient de l'ombre, au ciel splendide à voir,
Les propos de famille et les hymnes du soir !

(Entrée de Nathaniel et de Zacharie.)

SCÈNE II

LES MÊMES, NATHANIEL, ZACHARIE
LES NAZARÉENS

NATHANIEL

Oui, le voilà ! C'est lui, c'est Jésus !

ZACHARIE

C'est Marie !
Vraiment, je les croyais très loin de la patrie
Et pour toujours !

NATHANIEL

C'est vrai, que veulent-ils ?

ZACHARIE

Ma foi !
Ce sont tout simplement des étrangers pour moi !

NATHANIEL

Quitter ainsi sans honte une terre féconde
Pour chercher de la gloire et leurrer tout le monde.
N'est-ce pas se moquer de nous et du devoir ?
Moi, je vais leur parler sans gêne, tu vas voir !

LA VIERGE

Des gens viennent à nous.

LE CHRIST

Des amis !

LA VIERGE

Quelle joie !

NATHANIEL (*au Christ*)

Te voici donc avec ta mère ? Qui t'envoie
Vers nous ?

LE CHRIST

Je viens revoir mon pays bien-aimé,
Je viens...

ZACHARIE

Cela suffit ! ton pays t'est fermé !

LA VIERGE

Mon Dieu !

LE CHRIST

Que veux-tu dire ?

NATHANIEL

Étonnement factice !
Nazareth te connaît et te rendra justice
Vagabond !

LE CHRIST

Es-tu fou ? je suis le Christ, je suis
Le serviteur de Dieu lui-même et je conduis
Les pécheurs égarés vers la sainte lumière !

ZACHARIE

Vraiment !

NATHANIEL

Nous te savons une âme un peu trop fière
Mais nul ne croit en toi dans notre ville !

LA VIERGE

Hélas !

ZACHARIE

Oui, chacun parmi nous a bien vite été las
De tes exploits douteux et de ta renommée !

LA VIERGE

O mon fils !

LE CHRIST

Calmez-vous, ma mère bien-aimée;
C'est devenir plus fort, c'est se montrer plus grand
Que d'écouter en paix le cri de l'ignorant.

ZACHARIE

Ignorant ! A présent voilà qu'il nous outrage !
(A Nathaniel)
Qu'en dis-tu ?

LA VIERGE

Je me sens défaillir !

NATHANIEL

Moi, j'enrage !
(*Aux Nazaréens*)
Holà ! les vieux amis, venez ici, venez !
Et tournez comme nous vos regards étonnés
Vers le magicien et vers le faux prophète !
Qu'espérait-il ici ? Sans doute quelque fête
En son honneur ?

ZACHARIE (*au Christ*)

Ami, tu t'es trompé vraiment
Si ton orgueil comptait sur notre aveuglement !

LA VIERGE

Vous êtes des méchants !

ZACHARIE

Quant à vous, bonne femme,
Taisez-vous, car chacun vous jette ici le blâme
Excepté quelque fou qui parfois vous défend ;
Non ! vous n'avez pas su diriger votre enfant !

NATHANIEL

Les petits tournent mal quand on les laisse faire;
Joseph, chacun le sait, était un pauvre hère,
Mais il se connaissait, du moins, à son métier
Et Jésus était né pour être charpentier !

ZACHARIE

Un sage doit toujours succéder à son père.

NATHANIEL

Jésus n'en a rien fait ! on prétend qu'il opère
Des guérisons ; le fourbe en impose aux naïfs,
Les miracles parfois deviennent lucratifs !

LA VIERGE

Partons !

NATHANIEL

La vérité vous blesse ? C'est dommage
De rencontrer l'affront quand on attend l'hommage ;
(*Au Christ*)
Tu connais, paraît-il, d'excellents tours ; fais voir ?
Le moment est venu d'exhiber ton pouvoir
Et d'être le dompteur de la souffrance humaine.

ZACHARIE

Tu rends l'ouïe aux sourds; veux-tu qu'on t'en amène ?
Nous en avons de vieux et de jeunes aussi !
Des aveugles, on peut en trouver par ici !

LA VIERGE

O mon si doux Jésus, je suis bien malheureuse !

LE CHRIST

Ecumez sans relâche, âmes sombres que creuse
L'envie, esprits bornés par vos ressentiments !
Vos rires de démons trahissent vos tourments!
Je ne suis pas venu pour éblouir la ville
Mais pour revoir ici, dans un rêve tranquille,
Les jours évanouis et les bonheurs perdus.
Hommes ! Qu'ai-je trouvé ? Des cœurs lâches, mordus
Par la haine sans nom que ma puissance inspire.
J'ai dû, pour un moment, conserver mon empire
Sur la rebellion qui grondait dans mon cœur,
Mais la justice en moi jette un appel vainqueur,
De votre aveuglement s'indigne ma lumière,
Et mon autorité sainte vous crie : Arrière !
Ainsi qu'aux chiens perdus rencontrés dans les bois.

LA FOULE

Des miracles ! Fais-nous des miracles !

LE CHRIST

Vos voix
Ne peuvent commander à votre divin maître !
Vous pensiez m'effrayer en croyant me connaître,
Mais devant vous surgit la révolte d'un roi
Outragé dans sa mère et meurtri dans sa foi !

LA FOULE

Des miracles !

LE CHRIST

Assez ! Tourbe en proie au vertige !
Quand ma main secourable accomplit un prodige
C'est toujours pour guérir et non pour étonner.

LA FOULE

A mort !

LA VIERGE

Mon fils !

LE CHRIST

La mort ! Osez me la donner!
Ah ! vous me demandez un miracle, âmes viles,
Ignorants tout gonflés de fiel, fange des villes !
Eh bien, puisque vos yeux de brutes veulent voir,
Mon indignation s'arme de son pouvoir,
Et le miracle, en cette odieuse journée,
Sera votre fureur par mon geste enchaînée !
Oui, je vais remonter sans peur vers les remparts,
Ma triomphante voix vous maudit, et je pars
Emportant la victoire et vous laissant la honte !
Je le sais, une force invisible vous dompte,
Vos pieds cloués au sol ne feront plus un pas !

LA FOULE

C'est vrai !.... Mon Dieu !.... Pitié !....

LE CHRIST

Vos mains ne peuvent pas
Me frapper, mon vouloir divin vous environne,
Et plus fort que César sans avoir sa couronne,
Enfin je vous contemple, impuissants et penchés,
Reculant comme un flot qui se brise aux rochers !
J'ai dit. Ne tremblez plus pour moi, ma pauvre mère !
L'heure que je rêvais si douce est bien amère,
Mais un être qui veille au fond du firmament
A créé cette épreuve et voulu ce tourment.
Je vous aime encor plus en vous aimant bannie ;
Laissons dans leurs remords et leur ignominie
Les méchants et les fous que ma voix a soumis,
Mes frères d'autrefois, changés en ennemis !

Adieu, pays natal et maison paternelle,
Terre où l'ingratitude humaine est éternelle,
Où bave l'impuissant, où se tord le jaloux !
Adieu, vous que la peur va clouer à genoux,
Mon mépris est divin, votre vie éphémère ;
Adieu, vous qui pouviez m'aimer! — Venez, ma mère !

(*Le Christ sort lentement et passe devant la foule prosternée.*)

(*Rideau.*)





DEUXIÈME TABLEAU

MARIE-MADELEINE

La maison de Marie-Madeleine. — Un portique donnant sur le lac de Galilée.

SCÈNE I

MARIE-MADELEINE *seule*

Le soleil rouge et bas s'endort sur les eaux calmes ;
Nul frisson : les cactus, les cèdres et les palmes
Reposent ; c'est l'instant exquis et parfumé
Où l'amoureuse en fièvre attend son bien-aimé.
Viendra-t-il ? Sa promesse a remué ma vie ;
Sans l'avoir possédé je lui reste asservie,
Et mes yeux enchantés, par son charme éblouis,
Se ferment pour le voir dans la tiédeur des nuits.
Sainte douceur d'aimer ! Redoublement de sève !
Mes sens inassouvis font cet éternel rêve
De l'avoir attentif, sans cesse, à mes côtés !
Il domine à jamais toutes mes volontés,
Mes amours d'autrefois ne sont plus rien ; j'oublie
Ce qui fut l'éphémère et coupable folie ;
Mon cœur régénéré sourit sous les cieux clairs
Comme ces muguets blancs par l'avril entr'ouverts !

Jusqu'en sa cruauté mon attente m'est douce ;
Si mon impatience amère se courrouce,
Je bénis cependant l'amour inapaisé
Qui remplit mon présent et détruit mon passé.
. . . Le soleil s'est éteint dans l'eau morne et sanglante,
Il ne vient pas encore ! Ah ! comme l'heure est lente !
Comme son cœur remplit le mien ! Le voici !.. Non..
Non ! Ce n'est pas celui que j'attends ! C'est Zénon !

(*Entrée de Zénon.*)

SCÈNE II

MARIE-MADELEINE, ZÉNON

ZÉNON

Madeleine !

MADELEINE

C'est vous ? Que voulez-vous encore ?

ZÉNON

Vous aimer !

MADELEINE

La chanson n'est pas neuve ; une aurore
N'a pu voir se changer mes sentiments d'hier.

ZÉNON

Toujours ce ton glacé suivi d'un regard fier !
Quel est donc l'inconnu qui vous a transformée ?

Mon frémissant espoir vous nommait bien-aimée,
Ma richesse à vos pieds rayonnait, mais soudain
A vos expansions succède le dédain,
O femme, cœur changeant qu'un souffle nous enlève,
Plus mobile qu'un ciel ébauché dans un rêve !

MADELEINE

Etiez-vous le premier dans mon âme ?

ZÉNON

Non pas.

MADELEINE

De quoi vous plaignez-vous alors ? Entre mes bras
J'ai serré de meilleurs que vous avec ivresse,
Et si mon fier refus remplace ma caresse
C'est mon droit ! Mon orgueil ne sait pas obéir,
Et n'ayant rien juré, je n'ai pu vous trahir.

ZÉNON

Vous m'aviez écouté, j'aurais su vous attendre.

MADELEINE

Je semblais accueillante et vous me croyiez tendre ;
Tant pis ! Que voulez-vous y faire ? J'ai changé.

ZÉNON

Mon amour est plus fort quand il est outragé,
Votre vaine colère irrite ma blessure,
N'espérez pas ainsi m'éloigner....

MADELEINE

Je suis sûre
Qu'en ne me voyant plus vous m'oublierez un jour.

ZÉNON

Madeleine !

MADELEINE

C'est bien, j'ai pénétré l'amour
Des hommes. Leurs désirs sont de feu, mais leur âme
Trouve un peu d'infini caché dans toute femme !
Vous pleurerez d'abord les baisers interdits,
Puis vous serez heureux ailleurs, je vous le dis.

ZÉNON

Non ! C'est vous que je veux ! C'est votre chevelure
Qui rougeoie, et votre œil perfide et votre allure
Aux ondulations belles de volupté,
Et je suis plus ardent encor quand j'ai compté
Vos amants ; leur folie à tous est votre gloire ;
Et leur acharnement étrange me fait croire
Que votre corps révèle à leurs sens éperdus
Les mystères brûlants des spasmes défendus !

MADELEINE

Je suis libre d'aimer qui je veux, je suis belle
Mais l'esprit du péché peut me trouver rebelle
Lorsque ma fantaisie est d'être sage. Ainsi
Rien ne peut m'empêcher de vous chasser d'ici,
Et d'y proclamer roi l'être à qui je veux plaire.

ZÉNON

Vous aimez ! Je veux tout savoir !

MADELEINE

Votre colère,
Ou vos humilités ne me changeront pas !
Tenez, cœur altéré d'amour, voyez là-bas
Ces points d'or que le lac, baigné d'ombre, reflète
Dans le miroir obscur de son eau violette ;
Là, sous des murs de marbre entourés d'oliviers
Des baisers tout pareils à ceux que vous rêviez
Vous attendent ; là-bas, plus d'une femme aimante
Saura de vos désirs apaiser la tourmente

Et vous ouvrir le ciel en vous ouvrant les bras !
Pourquoi donc vous heurter sans cesse aux cœurs ingrats
Et sachant qu'à mon âme un autre parle en maître,
Chérir qui vous repousse et qui vous hait peut-être ?

ZÉNON

Votre douce parole où la pitié paraît
M'accable encore plus, ô femme, et je suis prêt
A pleurer !

MADELEINE

Soyez moins prodigue de vos larmes !
Contre ma fermeté ce sont de pauvres armes ;
Croyez-moi, ne tentez que plus tard leur pouvoir
Sur des cœurs ignorants et prompts à s'émouvoir.
Laissez-moi seule.

ZÉNON

Hélas ! votre ironie amère
Redoublant mon désir, embellit ma chimère ;
J'ai tant à vous donner de richesse et d'amour !
Ma tendresse pour vous, femme, c'est le retour
A vos illusions que vous croyiez perdues,
Aux intimes douceurs qui vous sont encor dues,
A la joie, aux bonheurs profonds par vous rêvés,
Car je lis dans vos yeux pensifs, et vous avez
L'impatient désir d'une nouvelle vie ;
Traînant le lourd remords de la route suivie,
Vous songez, sans nul doute, en cet instant cruel,
A quelque amour unique et peut-être éternel !

MADELEINE

Vous l'avez dit.

ZÉNON

Eh bien, ô fière Madeleine
Suis-je indigne à jamais de votre douce haleine
Et de vos longs baisers éclos au sein des nuits ?

MADELEINE

C'est vous qui m'adorez et c'est vous que je fuis.
Votre insistance étrange où perce la folie
Trouble la solitude où je veux, recueillie,
Caresser mon beau rêve en trompant mon désir.
Votre obstination m'irrite, mon loisir
M'appartient.

ZÉNON

Ma tendresse est là qui vous supplie !
Mon appel éperdu n'est pas une folie
Qui passe.

MADELEINE

Nul ne trouble ici mes volontés !
Ne me devenez pas plus odieux ; partez !

ZÉNON

Adieu !

(*Sortie de Zénon.*)

MADELEINE

Va-t-il venir enfin ? Quelle nuit tiède
Et bleue ! ô mon ami, mon esprit te possède
Mais ton corps est trop loin du mien ; et tes beaux yeux
Sont plus pour mes regards que l'infini des cieux !

(*Entrée du Christ.*)

C'est lui !

(*Elle s'agenouille.*)



SCÈNE III

MARIE-MADELEINE, LE CHRIST

LE CHRIST

Relevez-vous, femme, et demeurez fière ;
C'est assez que deux fois déjà, dans la poussière,
Vos beaux cheveux épars aient essuyé mes pieds ;
Vos coupables bonheurs peuvent être expiés
Si votre repentir est durable et sincère.
Je compatis sans peine à l'humaine misère
Qu'enveloppe parfois mon regard indulgent :
Dans une chair fragile habite un cœur changeant.

MADELEINE

Le cœur peut se fixer quand même il fut frivole,
O Jésus ! Et le mien, que votre voix console,
Rêve d'être immobile en ses affections.

LE CHRIST

Je le sais !

MADELEINE

Vos doux yeux sèment de purs rayons !
Votre sérénité lumineuse et sublime
M'envahit chaque jour, me brûle, et je m'abîme
Dans l'adoration de vos charmes sacrés.
Les nuits calmes, les lourds midis, les soirs dorés,
Tout pour moi se rapporte à vous, et votre absence
Me peine, et mon regard soumis à la puissance
D'un prestige obstiné que rien ne peut bannir,
Peuple les lieux déserts de votre souvenir !

LE CHRIST

Il faut aimer mon Dieu beaucoup plus que moi-même !

MADELEINE

C'est un Dieu que dans vous je devine et que j'aime,
Un Dieu plein d'un vivant mystère, un Dieu réel
Et dont les seuls regards sont l'azur de mon ciel !

LE CHRIST (*sévère*)

Madeleine !

MADELEINE

Ma vie, hélas ! fut comme un fleuve
De fange ; mais je sens vibrer une âme neuve
Dans ma poitrine impure où naît un grand amour !
Ma conscience en deuil a fait un long retour
Sur le passé. Je suis pareille à l'onde claire
Qui succède, apaisée, au torrent en colère,
Et je veux, à présent, être digne de vous
Comme la jeune fille est digne de l'époux !

LE CHRIST

Que parlez-vous d'hymen à celui qui sur terre
N'a que la vérité pour sa compagne austère,
Et quel désir muet vous trouble ? Je ne sais,
Femme, si je lis bien au fond de vos pensers,
Mais je sens en vos yeux, dont la splendeur m'adore,
Une flamme invaincue où le mal vit encore !

MADELEINE

Le mal, vous l'avez dit, mais est-il bien nommé,
Ce sentiment profond et chaud qui vers l'Aimé
M'attirant malgré moi me fait souffrir sans trêve ?
Est-ce un mal que la chair ? Est-ce un mal que le rêve ?
L'amour illégitime et même criminel,
N'est-il pas toujours pur quand il est éternel ?

LE CHRIST

Ah ! vos cris d'autrefois ont fait trembler vos lèvres !
Un démon renaissant vous a soufflé ces fièvres !

MADELEINE

Pitié !

LE CHRIST

Rien ne vous change, ô femme, et le péché
Comme un serpent subtil en vous était caché ;
Oui, c'est de volupté que rougit votre joue
Et le passé remonte en vous comme la boue
D'un fleuve, limoneux et sombre, aux flots grondeurs,
Qu'un orage a battu jusqu'en ses profondeurs !

MADELEINE

Je n'ai pu me dompter, maître ; est-ce que la source
Peut soudain s'arrêter d'elle-même en sa course ?
Mon amour est le seul que nul n'a consolé,
Si je ne vous aimais, vous aurais-je appelé ?

LE CHRIST

Je pardonne aux erreurs d'une chair trop vivante,
Mais ce beau sentiment, dont votre orgueil se vante,
Devrait demeurer chaste en étant infini !
Vous avez joint les mains, votre voix m'a béni,
Mais puisque votre ardeur frémissante s'oublie
Jusqu'à ressusciter une impure folie,
Puisque sous la prière éclose un jour en vous,
Palpitaient des désirs mystérieux et fous,
Je pars, en vous laissant toute seule à vos rêves !

MADELEINE

Grâce !

LE CHRIST

Vos repentirs plaintifs, heures trop brèves,
Ne me toucheront plus, hélas ! par leurs accents
Où chante le délire, où triomphent les sens !

MADELEINE

Pardon !

LE CHRIST

Ma destinée est ailleurs, ma pensée
Par vos déportements terrestres est blessée
Et je dois m'en aller, dédaigneux, loin du mal,
Dans le chemin désert qui monte à l'idéal !
Adieu !

MADELEINE

Ne fuyez pas ! Je suis votre servante !
Votre départ cruel me navre et m'épouvante!
Oui, je suis une femme odieuse, je suis
Le parfum vénéneux et doux, la fleur des nuits !
Mais plutôt que vous perdre à jamais, divin maître,
J'aimerais mieux mourir à vos pieds ; je veux être
Docile, car la femme est parfois un enfant
Dont la faiblesse aspire à ce qu'on lui défend ;
Eh bien! je deviendrai plus soumise et meilleure,
Je laisserai mes pleurs couler, j'attendrai l'heure
Où mes honteux désirs en douleurs convertis
Quitteront pour jamais mes sens anéantis.
Je tremble à vos genoux, suppliante et brisée ;
Votre sainte bonté m'entend, votre pensée
Doit habiter en moi pour toujours et je veux,
Epurant ma tendresse et dominant mes vœux,
Ne connaître de vous qu'un être de lumière
Qui me revêtira de ma candeur première !

LE CHRIST

A votre désespoir puis-je obéir sans peur ?
Ou bien me cachez-vous sous un voile trompeur
Les espoirs innomés qui brûlent une amante ?

MADELEINE

Ne croyez pas, Jésus tant aimé, que je mente,
Car mon amour charnel doit être enfin dompté
Et mon égarement a soif de vérité !

LE CHRIST

Femme, vous sentez-vous résolue à me suivre,
A tuer le désir qui parfois vous enivre,
A marcher avec moi dans le chemin sacré,
A servir humblement mon Dieu ?

MADELEINE

Je vous suivrai !

LE CHRIST

Abandonnerez-vous vos faiblesses de femme,
Vos hymens fugitifs et votre luxe infâme ?
Acceptant d'être chaste avec un cœur navré,
Fuirez-vous le bonheur impur ?

MADELEINE

Je le fuirai !

LE CHRIST

Dédaignant à jamais les voluptés des autres
Marcherez-vous sans peur à côté des Apôtres,
Fière d'un repentir cuisant, l'esprit muré
Dans un recueillement divin ?

MADELEINE

Je souffrirai !

LE CHRIST

Servirez-vous mon rêve et ma tâche sublime ?
Croirez-vous au tombeau rédempteur, morne abîme
D'où s'envole, ébloui, l'esprit régénéré
Pour monter librement vers l'azur ?

MADELEINE

J'y croirai !
Déjà votre parole où chante la victoire

Dissipe lentement tout mon rêve illusoire !
Un amour naît en moi, chaste mais exalté,
Non moins délicieux que mon impureté !

LE CHRIST

Choisissez-moi pour guide, acceptez-moi pour maître ;
La lumière céleste en vous vient d'apparaître ;
Prête pour la douleur et pour le repentir,
Venez ! Si vous pleurez quand il faudra partir,
Vous verrez que vos pleurs, âme d'abord brisée,
Vous deviendront plus doux qu'aux muguets la rosée.

MADELEINE

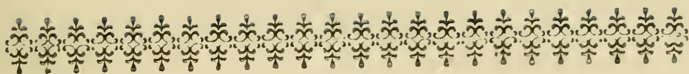
Ma tendresse se plie à votre douce voix
Comme au souffle du vent obéissent les bois ;
Oui, je vous suis, l'esprit illuminé, ravie
Si je cours à la mort !.....

LE CHRIST

Vous courez à la vie !

(*Rideau.*)





TROISIÈME TABLEAU

LE JARDIN DES OLIVIERS

Le jardin des oliviers, au soir; *Saïd et Aïssa*, *bergers*, *parlent d'amour.*

SCÈNE I

SAÏD, AÏSSA

SAÏD

C'est l'instant d'aimer ! C'est le soir !

AÏSSA

Non, non ! C'est l'instant d'être sage ;
Le soleil qui s'éteint dore un dernier nuage
Et bientôt le bois sera noir.

SAÏD

Quand le bois est noir, on se serre
L'un contre l'autre, doucement ;
Si ta petite âme est sincère,
Tu trouveras le soir charmant.

AÏSSA

Et mes troupeaux ? Et mon vieux père
Qui m'attend en notre maison ?

SAÏD

L'oiseau reste-t-il solitaire
Quand la nuit monte à l'horizon ?
Les roucoulantes tourterelles
Se cachent dans les oliviers ;
Lorsque le soir ferme leurs ailes
Leurs petits becs sont éveillés .

AÏSSA

Hélas ! Saïd, dans les feuillées
Les oiseaux s'aiment librement ;
Quand leurs ailes sont repliées
Ils dorment sous le firmament :
Le frais matin les trouve en joie ;
Dans un essor facile et doux
Leur amour léger se déploie :
Il n'en est pas ainsi pour nous !

SAÏD

Si tu deviens un jour ma femme
Nous n'envierons plus rien aux doux oiseaux du ciel.
A nous deux nous n'aurons qu'une âme,
Une âme de lait et de miel !

AÏSSA

En attendant il nous faut vivre
Souvent plaintifs et séparés ;
Le soir fraîchit, l'amour t'enivre ;
Mais bien des troupeaux sont rentrés .
Hélas ! il faut faire de même !

SAÏD

Non ! non ! Restons encore un peu ;
Ne me fuis pas puisque je t'aime :
Tu vois ; le ciel est encor bleu .

AÏSSA

C'est le bleu de la nuit profonde
Qui monte à l'orient obscur ;
Mon père attend et sa voix gronde !

SAÏD

Ton père est bon et je suis sûr
Qu'il comprendra notre folie ;
Il n'a pas été sans amour,
Il fut jeune et rien ne s'oublie :
Il sait que chacun a son tour !

AÏSSA

J'ai de bonnes raisons pour croire
Que les vieillards sont mécontents ;
Si d'eux-mêmes ils ont mémoire,
Leur hiver blâme le printemps .
Je pars ! Je pars !...

SAÏD

Ma tourterelle !
Tu ne peux ainsi me laisser !
Il fait doux, le muguet sent bon, la nuit est belle ;
Dis-moi bonsoir dans un baiser !

AÏSSA

Un baiser en appelle un autre,
Chacun s'oublie et le temps fuit !

SAÏD

Qu'importe ! Le bonheur est nôtre :
Si la nuit nous conseille, aimons-nous dans la nuit.

AÏSSA

Saïd !

SAÏD

Aïssa ! L'heure est brève ;
La jeunesse est un souffle embaumé : hâtons-nous ;
Comme aux palmiers monte la sève
L'amour monte aux cœurs des époux !

AÏSSA

Hélas ! Je ne suis pas encore
Ton épousée, ô mon ami !

SAÏD

Tu peux l'être avant que l'aurore
Eclaire le bois endormi !

AÏSSA

Hélas ! Hélas ! Que je suis folle
De t'écouter parler ainsi !
On vient !

SAÏD

Et qui donc ?

AÏSSA

Par ici !
(*Elle lui échappe.*)
Tu vois ! Adieu !...

SAÏD

L'amour s'enfuit !... L'oiseau s'envole !
(*Il sort.*)

(*Entrée du Christ suivi de Jacques, de Jean et de Pierre.*)

SCÈNE II

LE CHRIST, JACQUES, JEAN et PIERRE

LE CHRIST

Amis, plaignez mon cœur, triste jusqu'à la mort.

PIERRE

Maître !

LE CHRIST

C'est l'heure douce où le soleil s'endort,
Où, dans la solitude embaumée et sereine,
Le besoin de prier s'impose à notre peine;
J'ai tant souffert !

PIERRE

Hélas ! qu'on a vu de méchants !
Ils ameutent la ville, ils blasphément aux champs...

LE CHRIST

Les prêtres révoltés sont contre nous.

JACQUES

La tourbe
Ignorante se mêle à leurs cris et se courbe
Sous le joug de tous ceux qu'elle devrait haïr !

LE CHRIST

Je suis ma destinée et je dois obéir
Au Très-Haut; croyez-moi, mes apôtres, c'est l'heure
Où le péril croissant dont le souffle m'effleure
Va torturer mon âme et terrasser mon corps.

PIERRE

Nous sommes là pour vous défendre !

JEAN

Nos efforts
Sont à vous !

JACQUES

Notre vie est offerte à la vôtre !

LE CHRIST

Ne vous abusez pas sur vous-mêmes. L'apôtre
Le meilleur est sujet à faiblir lâchement.
Tout homme dans son cœur porte un impur ferment
Et, quand vient le moment de tenir sa parole,
Sa volonté s'effondre et sa ferveur s'envole.
Je le dis : Acceptez d'avance mon pardon !
Je connaîtrai par vous l'horreur de l'abandon,
Hélas ! et renié bientôt par ceux que j'aime,
Je pleurerai sur vous bien plus que sur moi-même !

PIERRE

Non ! non ! Ne croyez pas !... Nous jurons...

LE CHRIST

Un serment
Est téméraire. L'homme a peur, sa lèvre ment
A la foi que son cœur croyait impérissable
Et, pareille à la lettre écrite sur le sable,
Son ivresse d'un jour s'efface au premier vent.
Pendant que votre amour est encore fervent
Ne vous éloignez pas de moi. Votre présence,
Malgré mon haut vouloir et malgré ma puissance,
M'est consolante et bonne aux heures de tourment.

PIERRE

Nous resterons !

LE CHRIST

Veillez dans l'ombre, saintement.
Ma tendresse a gardé cette douce habitude
D'aimer à vous sentir peupler ma solitude,
Dans le vague du soir et sous la paix des cieux
Vos cœurs me parleront, même silencieux.
Je vais prier.

(*Il s'éloigne.*)

PIERRE (*aux disciples*)

Le maître est bien triste, sa gloire
A grandi ; mais souvent son âme reste noire
Quand il songe aux desseins de tous ses oppresseurs.

JACQUES

Oui, parfois son regard a perdu ses douceurs.

JEAN

Si divin que l'on soit au fond de ses pensées
Hélas ! on reste humain par les larmes versées.

PIERRE

Jésus n'ignore pas son destin, il est prêt
A souffrir ; il a dit qu'un de nous trahirait :
Est-ce possible ?

JEAN

Il rêve, il est muet, il prie
En silence. Il sait Dieu près de lui. Sa patrie
De là-haut apparaît sans nul doute à ses yeux.
Le soir embrume au loin les champs mystérieux,
Tout dort. Etendons-nous sans plus parler au maître ;
Taisons-nous. Notre voix le troublerait peut-être,
Nous serons bien heureux si, sur ce mont désert,
Il peut se reposer d'avoir autant souffert !

LE CHRIST (*priant à l'écart des apôtres qui s'endorment*)

O mon Dieu ! Détournez de moi le noir calice !
Il faut que mon destin tout entier s'accomplisse,
Il faut que j'aille au bout du chemin redouté,
Mais aujourd'hui ma peine est sans borne, un mystère
Enveloppe en son deuil ma plainte solitaire
Et je cherche l'appui divin qui m'a quitté !

Mon Dieu ! je n'avais pas encor douté ; ma vie
A la foi que j'avais en vous fut asservie,
Mais je fais un stérile appel à mes efforts ;
Et cependant ma main secourable et sublime,
Cette main qu'une force insaisissable anime,
A guéri les mourants et réveillé les morts !

Mais quand elle a frappé ma poitrine, le doute
N'a pas diminué dans mon cœur, qui redoute
D'explorer à présent les bleus déserts du ciel !
O Père ! Pardonnez à votre fils qui pleure,
Dites-lui qu'une vie inconnue et meilleure
Attend auprès de vous son esprit immortel !

Cependant, j'ai parlé saintement de ces choses,
J'ai dit les purs Edens et les apothéoses
Réservés pour jamais aux justes d'ici-bas;
Pourquoi faut-il alors, — exécrable faiblesse ! —
Que ma conviction d'autrefois me délaisse,
Et que le désespoir vienne tordre mes bras !

Oh ! Parle-moi, nuit pure ! oh ! répondez, étoiles !
Effroyable infini, déchire-moi tes voiles
Car mon oreille écoute et mes yeux veulent voir !
J'appelle en désolé la douce certitude
Dont la clarté doit luire en cette solitude
Et réveiller en moi les fièvres du devoir !

C'est une horrible angoisse où ma raison s'égare !
Ma foi se refroidit comme un nouveau Lazare
Immobile et muet sous le marbre qui dort.

Mon Dieu ! ressuscitez ma divine pensée,
Qu'un souffle de malheur et de nuit a glacée
Et rendez-moi la foi, fut-ce au prix du remords !

Non ! Je regarde en vain le grand ciel que je sonde,
La désolante nuit à la splendeur profonde
Se tait cruellement devant mon désespoir !
Et vous, coteaux aimés, forêts sombres, beaux fleuves,
Vous rêvez en silence autour de mes épreuves
Indifférents et beaux dans les parfums du soir !

Oh ! douter de soi-même et n'avoir plus de guide,
Crier éperdûment sous le bleu du ciel vide,
Ouvert à mes regards comme un gouffre béant,
Penser que notre vie est un horrible rêve
Qui, sans avoir de but, se déroule et s'achève
Entre deux infinis où plane le néant !

Mon Dieu ! Je vous implore ! Etes-vous là ?..... Personne
Ne répond à ma lèvre où la douleur frissonne !.....
Le silence est partout comme un poids étouffant ! .....
Pareil à l'exilé dont la joie est tarie,
Quand j'ai perdu mon Dieu j'ai perdu ma patrie
Et l'homme n'est plus rien sans une foi d'enfant !

O mort ! délivre-moi si la vie est un leurre,
Guéris-moi pour jamais du coup qui m'a frappé !
Silence du néant, reprends ton fils qui pleure !
O terre, engloutis-moi si le ciel m'a trompé !....

(*Apparition de l'Ange.*)

SCÈNE III [1]

LES MÊMES, L'ANGE

L'ANGE

Relève-toi, Jésus ! Ton doute fut coupable
Mais ton Père éternel t'a déjà pardonné !

LE CHRIST

Un ange !

L'ANGE

Revêtu d'une forme palpable
L'esprit divin rayonne en moi même incarné.

LE CHRIST

Est-ce un songe ?

L'ANGE

Jésus ! Ne parle plus de rêve ;
Le Seigneur à tes maux profonds met une trêve,
Te donnant la douleur il te fait plus puissant
Et ton âme a grandi sous les sueurs de sang !

LE CHRIST

J'ai blasphémé !

L'ANGE

Ta voix a crié vers ton Père
Et le plus sage est fou quand son cœur désespère,
Mais ton égarement d'une heure fut humain.
Ne doute pas. La tombe a plus d'un lendemain,
La douleur est le seuil des choses éternelles !

(1) La variante musicale de cette scène se trouve à la fin du tableau, page 41.

Oui, le corps est de fange et l'esprit a des ailes
Et les martyrs en pleurs ont un royaume sûr
Dont la possession les attend dans l'azur !

LE CHRIST

Mon Dieu !

L'ANGE

Je vais partir. Ma tranquille parole
Est la clarté qui charme et l'amour qui console,
Mais ton règne terrestre agonise. Sois fort
Quand viendra le péril suprême de la mort
Et sache que la vie immortelle et sereine
Est fille des douleurs sans nombre où Dieu t'entraîne.

(*Il disparaît.*)

LE CHRIST

Il est parti. Son corps, ondoyante clarté,
Vers les immensités sombres est remonté ;
Il garde sa lumière et me laisse la joie ;
Le doute, dont j'étais la douloureuse proie,
A glissé sur mon cœur comme un souffle de vent ;
Je bénis la douleur d'où je sors plus vivant !

(*Il s'avance vers les apôtres qui se sont endormis.*)

Mes amis ! *(à part)* Un sommeil impérieux les dompte ;
Auprès de mon supplice ils ont dormi sans honte.

(*Aux disciples*)

Levez-vous !

PIERRE

Pardonnez, doux maître !

LE CHRIST

Voyez donc
Malgré tous vos serments d'amour, quel abandon
J'ai subi, solitaire et brulé de souffrance ;
Je pleurais, entouré de votre indifférence.

JACQUES

Maître !

LE CHRIST

Des jours plus noirs encore vont venir,
Je sens qu'en cette nuit d'horreur tout va finir.
Entendez-vous ces pas lointains et doux ? Les pierres
Ont crié. Voyez-vous ces tremblantes lumières ?
Des murmures humains montent vers nous : c'est lui !. .

PIERRE

Lui ? Qui donc ?

LE CHRIST

C'est le traître et le roi d'aujourd'hui,
C'est Judas !

PIERRE

Notre ami qui se disait le vôtre ?

LE CHRIST

Quand sa gloire s'éteint, le Dieu n'a plus d'apôtre !

(*Entrée de Judas avec des soldats,*
Judas s'avance seul vers le Christ.)

SCÈNE V

LES MÊMES, JUDAS ET LES SOLDATS

JUDAS

Maitre ! Je vous salue !
(*Il l'embrasse.*)

LE CHRIST

Ah ! Ton lâche baiser
Est un signal.

PIERRE

Comment ? Que peut-il bien oser ?
(*Entrée des soldats.*)

LE CHRIST

Qui cherchez-vous ?

UN SOLDAT

Jésus !

LE CHRIST

Approchez, c'est moi-même !

PIERRE

Frappons-les ! Défendons le maître qui nous aime !
Aux armes !

LE CHRIST
(*Etendant la main vers les soldats.*)

Regardez ! un seul geste de moi
Les courbe vers la terre, anéantis d'effroi !
Je puis frapper de mort ceux que mon bras effleure,
J'ai montré mon pouvoir terrible, mais c'est l'heure
Où le morne destin s'accomplira ; je dois
Sacrifier ma force en immolant mes droits,
Et renonçant, hélas ! à mon pouvoir sublime,
Accepter l'injustice en courant à l'abîme.
(*Aux soldats*)
Hommes, relevez-vous ! Parlez sans peur, je suis
Jésus. Est-ce bien moi, Judas, que tu poursuis
De ton venin perfide et de ta lâche haine ?

LE SOLDAT

C'est toi que nous cherchons.

LES APOTRES

Aux armes !

LE SOLDAT

Qu'on l'emmène !

(*Pierre frappe un soldat.*)

LE CHRIST

Pierre, arrête ton bras si mon amour t'est cher ;
Qui frappe avec le fer périra par le fer.
Soldats, laissez aller en paix mes trois apôtres ;
Vos désirs sont les miens, mes pas suivent les vôtres.
Si je priais mon père il enverrait soudain
Ses archanges pour vous chasser de ce jardin
Et vous tomberiez morts sous leur sainte lumière!
Mais je n'ai plus besoin d'amour et de prière,
Les temps sont révolus, et je vais, souriant,
Vers l'avenir connu, pour tout autre effrayant.
Quoi ! Tu ne dis plus rien, Judas, toi qui naguère
Paraissais commander à ces hommes de guerre ?
Judas ! ta trahison retombera sur toi !
Ton cœur épouvanté retrouvera sa foi,
Mais il sera trop tard pour empêcher ton crime !

LES SOLDATS

Marche !

LE CHRIST

La charité me conduit et m'anime,
Je ne suis pas craintif pour être resté doux ;
C'est Dieu qui parle en moi quand je pleure sur vous !

(*Rideau.*)



VARIANTE

MÉLODIE DE CLÉMENT LIPPACHER

L'ANGE, LE CHRIST

Moderato (Le Christ)

Chant

(Parlé) Un Ange !

ad libitum

Piano

p

(L'Ange)

Très retenu

Oui, je suis en-voy-...é par ton

pè...............re !

(Le Christ)

(Parlé) Est-ce un rêve ?

Tempo

(L'Ange)

Non pas. Jé-...sus, at-...tends, es-...

(Le Christ!)

pé- . . . . re!

(Parlé) J'ai blasphémé.

Le Ciel te par- . . don- . . ne tes

(Le Christ!)

pleurs

(Parlé) Ô mon Dieu!

cresc

Le cœur fort gran- . . . . . dit dans les dou-

8

cresc

leurs!

f

La vie im- - mor- - telle et se-

rei- - - - - - - - - ne Dans le Ciel

bleu Nai- tra de la Mort

où l'en- - trai- - - - ne Le Sei- - gneur

Dieu !



QUATRIÈME TABLEAU

PILATE

La foule est assemblée dans le Prétoire.

SCÈNE I

NATHANIEL, ZACHARIE, LA FOULE

NATHANIEL

Je l'avais toujours dit qu'il finirait très mal !

LA FOULE

Qui donc ?

NATHANIEL

Jésus. Enfin, voici le tribunal
Qui va nous délivrer du faux Dieu, je l'espère !

ZACHARIE

On n'a pas vu Joseph, et Joseph est son père !
Il rougit de son fils.

NATHANIEL

Joseph est mort ; ainsi
Il serait malaisé qu'on l'aperçut ici.

ZACHARIE

C'est vrai. L'autorité des prêtres et de Rome
Va nous débarrasser, je pense, de cet homme
Devant qui la Judée, un moment, a frémi.

NATHANIEL

Et qui donc a livré Jésus ?

ZACHARIE

Son vieil ami
Judas, son action est forte et méritoire ;
Nous le verrons sans doute apparaître au Prétoire ;
Hérode lui promit sa plus haute faveur.

NATHANIEL

Et dire que le Christ se nommait le Sauveur !
Pourra-t-il s'en tirer, et se sauver lui-même ?
J'en doute.

ZACHARIE

Il a maudit les prêtres, son blasphème
A bafoué les Saints Docteurs !

NATHANIEL

Il a trouvé
Que l'œuvre de Moïse était inachevé !

ZACHARIE

Il aimait tous les gueux qui traînaient sur la route !

NATHANIEL

Il réveillait les morts qui s'y prêtaient sans doute !

ZACHARIE

Ce n'est qu'un orgueilleux sans valeur. Il voulait
Bouleverser à bref délai tout ce qui plaît
Aux riches, aux puissants, c'est-à-dire aux vrais sages ;
Oui, l'on doit respecter les lois et les usages,
Et le monde est fort bien tel qu'il est aujourd'hui !

NATHANIEL

Les révolutions sont bonnes pour celui
Qui souffre, mais les gens aisés n'en ont que faire ;
Le Christ, aux malheureux faisait voir leur misère,
C'est infâme !

(*Entrée de Pilate.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, PILATE

UN SOLDAT

Peuple, rangez-vous tous ! voici
Pilate ! C'est le juge intègre qu'a choisi
Le tétrarque royal qui règne en Galilée ;
Il rendra son arrêt devant cette assemblée !

(*Entrée du Christ.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, JÉSUS

ZACHARIE

Enfin, voici venir l'accusé, taisons-nous.
Il marche avec lenteur, il vous a des yeux doux
Qui pourraient nous tromper sur son âme mauvaise.

UN SOLDAT

Que chacun reste en place et que tout bruit s'apaise !

ZACHARIE

Le juge va parler, l'instant est solennel,
Car on veut en finir avec le criminel !

PILATE (*à Jésus*)

Homme ! quel est ton nom ?

LE CHRIST

Jésus.

PILATE

Tu sais ton crime ?

LE CHRIST

Je pardonne au méchant quand le méchant m'opprime
Mais je regarde en paix et du haut de mon droit
Les prêtres sans amour qu'habite un cœur étroit,
Et le roi qui ne songe, hélas! qu'à sa couronne !
(*Murmures.*)
Oui, je vois qu'une foule hostile m'environne ;
Mais je connais mon but, et je sais d'où je viens.

PILATE

Tu t'es dit fils de Dieu.

LE CHRIST

Ses désirs sont les miens
Et j'obéis en tout au vouloir de mon Père.

LA FOULE

Il blasphème !

PILATE

La paix régnait, forte et prospère,
Mais voici que chacun t'accuse à haute voix
De troubler la Judée et de railler les lois,
De chercher les souffrants, de leur prêter ton aide,
De servir qui n'a rien, de haïr qui possède,
De t'insurger enfin contre l'ordre établi.

LE CHRIST

J'aime les malheureux qui pleurent dans l'oubli
Et j'ai toujours flétri d'une voix juste et ferme
Le riche au cœur de fer dont la porte se ferme !

PILATE

Enfin ! les Saints Docteurs à la haute raison,
Jésus, t'ont vu semer partout la guérison
Sans pouvoir s'expliquer ta puissance secrète,
Leur science orthodoxe à la tienne s'arrête
Et la décision suprême des anciens
Te fait descendre au rang des vils magiciens.

LE CHRIST

Puisqu'ils croient tout savoir ils devraient me comprendre.
Mon secret le plus grand, juge, c'est mon cœur tendre
Que guide mon vouloir pénétrant et divin
On peut dans mon esprit sacré plonger en vain
Lorsque l'on ne croit pas aux choses éternelles!

J'aurai pour moi toujours ceux dont l'âme a des ailes.
Les autres vont ramper irrémissiblement
Dans la nuit de la haine et de l'aveuglement.

LA FOULE

Quel orgueil! Quel langage exécrable!

PILATE

Silence!
Parmi ceux dont l'avis doit entrer en balance
Jésus, je dois compter tes disciples aimés;
Ils t'ont suivi partout, docilement, charmés
Par ta parole ardente et tes actes bizarres.
Où sont-ils?

LE CHRIST

Les amis fidèles sont bien rares,
Quand le maître est tombé du haut de son pouvoir.

LA FOULE

Ils sont là!... Par ici!... Moi, je viens de les voir!

(*Entrée de Pierre qui s'avance vers Pilate.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES. PIERRE

PILATE

Comment t'appelles-tu ?

PIERRE

C'est Pierre qu'on me nomme.

PILATE

Jésus t'avait choisi pour disciple.

PIERRE

Cet homme
M'est inconnu.

PILATE

Pourtant, là-haut, dans le jardin
Des oliviers, poussé par un courroux soudain,
Tu frappas un soldat romain de son épée.

PIERRE

Votre grande sagesse, ô Juge, fut trompée
Car je n'ai jamais vu l'accusé que voici !
Je ne sais pas pourquoi l'on m'interroge.

PILATE

Ainsi
Tu ne peux rien nous dire en faveur de sa cause?

Plusieurs t'ont vu le suivre, on te croyait sa chose,
Fais appel à ton cœur et tu te souviendras !

PIERRE

Non !

LE CHRIST

Laissez-le partir s'il ne me connaît pas.
(*Sortie de Pierre.*)

PILATE

Et ses autres amis?

LA FOULE

Ils ont fui le prétoire.

LE CHRIST (*à part*)

O solitude amère et terrible ! heure noire
Où tous les abandons pèsent sur moi !
(*Entrée de Madeleine.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, MADELEINE

MADELEINE

C'est lui !

LA FOULE

Que veut-elle ?

MADELEINE

O Jésus, s'il vous faut mon appui,
Je suis prête à parler pour vous, mon divin maître !

PILATE

Qui donc es-tu ?

MADELEINE

Plus d'un pourra me reconnaître
Parmi les étrangers et les Juifs que voilà ;
Pilate, je suis née au bourg de Magdala.

NATHANIEL

Madeleine ! Ah ! vraiment oui, c'est bien l'impudente
Courtisane, la femme impure, au vice ardente,
C'est elle ! un témoignage aussi retentissant
Pour celui qu'il protège est un poids écrasant !

MADELEINE

Grand Juge, écoutez-moi !

PILATE

Parle !

MADELEINE

Je suis la femme
Repentante, l'amie en larmes qui réclame
Justice pour celui que vous faites souffrir !

LA FOULE

Tais toi !

MADELEINE

Sa volonté calme su me guérir
Des lâches voluptés qui dévoraient ma vie !
Peuple, respecte aussi la foi que j'ai suivie,
Car mon emportement, où vibre mon ardeur,

De ma conviction te dit la profondeur.
Cet accusé sans tache est un soldat sublime ;
Si vous le condamnez, c'est à vous qu'est le crime !

NATHANIEL

Sa bouche a blasphémé son Dieu !

MADELEINE

Vous êtes fous !
Son génie est de ceux qu'on adore à genoux !

LA FOULE

A mort !

MADELEINE

Oh ! cœurs mordus par une basse envie,
Que parlez-vous de mort ? Il m'a donné la vie !

PILATE

Ton dévouement est beau, pauvre cœur isolé
Que la rebellion de tous n'a pas troublé !
En juge impartial je t'approuve.

MADELEINE

Pilate !
C'est le cri de la foi qui sur ma lèvre éclate !
Si tous l'ont renié je reste auprès de lui,
Encore plus fidèle et plus tendre aujourd'hui !

NATHANIEL

C'est la voix de l'amour !

MADELEINE

Et vous, c'est de la haine !
Mais mon amour est pure en demeurant humaine
Et votre haine à vous n'est que stupidité !
Ce Jésus, patient et par vous détesté,

Est l'éternel soutien de la justice vraie,
Et toi, Peuple insensé que sa doctrine effraie,
Tu devrais en ce jour soustraire à tous dangers
Le défenseur divin de tous les affligés !

LE CHRIST

Non ! Laissez s'accomplir les Saintes Ecritures
Je suis l'aurore en pleurs des nations futures
Les Hébreux connaîtront l'infini du remord
Et mon règne immortel va naître dans ma mort !

MADELEINE

Lui, mourir !

(*Entrée de la Vierge.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA VIERGE

LA VIERGE

Mon enfant !

LE CHRIST

Ma mère bien-aimée !

LA VIERGE

Qui l'accuse ? Son âme est pure ; elle est fermée
Au mal. Je le connais si bien ! C'est mon enfant !
Je dis la vérité quand ma voix le défend ;
J'ai vécu près de lui fidèlement. Nous sommes
Pauvres, il n'a pas fait de tort aux autres hommes !
Il a toujours souffert sans l'avoir mérité
Et jusqu'en sa détresse il garde sa bonté !
Pitié pour lui !

MARIE-MADELEINE

Pitié !

LA FOULE

Non ! La mort le réclame !

MADELEINE

Faut-il, pour votre honte à tous, peuple sans âme,
Qu'il n'ait plus pour l'aimer que sa mère et que moi !

PILATE

Peuple, le temps s'écoule ; il faut juger. Le roi
Veut que devant vous tous je rende en ce jour même,
Dans cette cause aux longs débats, l'arrêt suprême.
Deux accusés sont là, que la justice attend ;
Barabbas, le bandit au passé révoltant,
L'homme hideux, chargé de crimes innombrables,
Et le plus odieux de tous les misérables ;
L'autre est Jésus, rêveur naguère vénéré ;
Or, vous pouvez, selon l'usage consacré
Arracher l'un ou l'autre au terrible supplice ;

LA FOULE

Rendez-nous Barabbas ! Que la loi s'accomplisse
Pour Jésus !

PILATE

Songe bien, Peuple, que l'innocent
Dont l'injustice humaine aura versé le sang
Causera l'éternel remords de la Judée ;
Si Jésus est coupable, il ne l'est qu'en idée :
L'autre est un assassin farouche et conscient !

LA FOULE

Rendez-nous Barabbas !

PILATE

Peuple, il est effrayant
De penser qu'une haine à ce point aveuglée
Puisse affoler ainsi l'âme d'une assemblée !
En juge impartial, je le dis hautement,
Je regarde Jésus avec un œil clément ;
Obéir au courroux sans nom qui vous soulève,
C'est frapper un rêveur qui n'a commis qu'un rêve !

LA FOULE

Mort au Christ !

PILATE

Je dis vrai lorsque je le défends !
Son sang retombera sur vous et vos enfants,
Je m'en lave les mains !... Tu l'as voulu, Caïphe,
Le remords saignera dans ton cœur de Pontife !
Moi, je suis l'instrument des prêtres et du roi
L'esclave du pouvoir et la main de la loi !
La sentence de mort fait frissonner mon âme ;
Jésus de Nazareth c'est le supplice infâme
Que réclame pour toi tout ce peuple insensé :
Ma pitié reste vaine et ton règne est passé !
Oui, forcé par Hérode et par la foule hostile
J'obéis en tremblant et j'ordonne aujourd'hui
Que Jésus-Christ soit mis en croix hors de la ville
Entre deux malfaiteurs, condamnés comme lui !

LA FOULE

Vive Pilate !

LA VIERGE

Hélas ! Le ciel nous abandonne !

PILATE

Peuple ! Garde ce crime où je ne suis pour rien !
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien,
Soldats !... Ne tardez plus.... et que Dieu nous pardonne !

(*Entrée de Judas.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, JUDAS

JUDAS

Lui, mourir ! Non ! La chose est horrible !

NATHANIEL

Judas !
Que viens-tu faire ici ?

JUDAS

Non ! Je ne savais pas
Que la mort l'attendait après mon infamie !
Ah ! Délivre Jésus, multitude ennemie,
En sauvant la victime ôte moi le remords !

NATHANIEL

D'aussi grands condamnés sont d'avance des morts.
Toi, tu fis œuvre utile en livrant le prophète.
Tu peux aller en paix puisque la chose est faite.

JUDAS

Non ! La paix m'a quitté ! Le sommeil s'est enfui,
Je fus un misérable en trahissant celui
Qui fut le dévouement et la douceur vivante !
Ah ! Mon crime infernal me ronge et m'épouvante !
Pitié pour moi ! Pitié pour lui ! Pitié pour vous !

(A la Vierge)

O pauvre mère en pleurs, je tombe à vos genoux !
Pardonnez à Judas qui s'accuse à voix haute,
A Judas repentant qu'exaspère sa faute,

Que son passé d'hier rend hagard aujourd'hui,
Et qui traîne à vos pieds l'horreur qu'il porte en lui !

LA VIERGE

Sois maudit pour jamais !

JUDAS

Et vous, ô Madeleine
Voulez-vous m'écraser aussi de votre haine ?
Puisque le repentir vous est venu des cieux
Mon remords dévorant n'est-il rien à vos yeux ?

MADELEINE

Sois maudit à jamais !

JUDAS (*au Christ*)

Mais, vous, ô divin maître,
Qui pouvez être doux en pouvant tout connaître
M'abandonnerez-vous dans mon angoisse ? hélas !
Je suis plus haïssable encor que Barabbas !
La folie est en moi, le désespoir me dompte,
Mon âme se soulève et je vomis ma honte !
O maître ! Plus mon crime est effroyable et bas
Plus vous serez sublime en absolvant Judas.

LE CHRIST

Je te pardonne.

JUDAS

O Christ admirable, je pleure,
Je ne puis plus parler ! Je vous bénis !

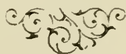
LA FOULE

C'est l'heure !
A mort ! A mort !

JUDAS

Jésus m'a parlé : son pardon,
Chose étrange ! redouble encor mon abandon,
Sa céleste douceur m'accable ! Je devine
Que son être émanait de la splendeur divine !
Mon crime m'apparait ainsi plus odieux;
Je subis la tristesse immense de ses yeux,
Plus il me semble pur, plus je me trouve infâme.
Oh ! Ce pardon trop beau m'est un poignard dans l'âme!
Tu vas mourir, ô Christ, et moi je ne dois pas,
Indigne de ton cœur, accompagner tes pas.
Brisé par la grandeur de ton âme infinie
Je veux agoniser avant ton agonie,
Et, de mes propres mains étouffant mon remord,
M'offrir à la souffrance, et savourer la mort !

(*Rideau.*)





CINQUIÈME TABLEAU

LE GOLGOTHA

Jésus est en croix entre les deux larrons, le centurion et les soldats sont auprès d'eux.

SCÈNE I

LE CENTURION

Eh bien, tout est fini ! Les prêtres sont contents ;
On n'a pas vu pareil procès depuis longtemps,
Et quel homme ! toujours docile et sans colère !

DEUXIÈME SOLDAT

Moi, je suis sûr vraiment qu'il cherchait à nous plaire
En nous rendant aisé l'enfoncement des clous,
Lorsque les deux larrons hurlaient comme des loups !
Quel courage !

PREMIER SOLDAT

La chose est tout au moins très drôle :
Ne pas même gémir quand on joue un tel rôle !

LE MAUVAIS LARRON

Ah ! mon Dieu ! que je souffre !

DEUXIÈME SOLDAT

Ah ! voilà le larron
Qui se plaint : il n'est plus moqueur, ni fanfaron !

LE MAUVAIS LARRON

Mes pieds !.... mes mains !.... Pitié !....

PREMIER SOLDAT

Vraiment, il nous assomme
De sa chanson ! Que diable, ami, l'on souffre en homme !
Vois à côté de toi Jésus : il ne dit rien.

LE CENTURION

C'est à croire parfois qu'il est homme de bien !

LE MAUVAIS LARRON (*au Christ*)

Tu n'es pas fils de Dieu, Jésus ! non ! c'est un leurre ;
Autrement ton pouvoir éclaterait sur l'heure
Et ton corps, sous nos yeux, descendrait de la croix,
Et tu délivrerais tes compagnons ! Je crois
Que tu nous as menti pendant toute ta vie ;
Ta prière s'envole et n'est pas obéie;
Christ ! tu nous as trompés, tu ne peux rien pour nous !
Oh ! je souffre ! mes nerfs se tordent sous mes clous !
Nazaréen, tu n'es qu'un larron ! et ma rage
T'exècre, et mes deux mains, dans un suprême outrage
Voudraient aller vers toi pour te frapper !... non ! non !
Tu ne viens pas du ciel et maudit est ton nom !....

DEUXIÈME SOLDAT

Ce larron parle bien ; Jésus n'est qu'un pauvre homme
Sans puissance ; il se rit de nous quand il se nomme
Fils de Dieu.

LE MAUVAIS LARRON

Quels tourments d'enfer ! quelle douleur !
Ah ! Jésus ! Je te hais !

LE CHRIST

Mon Dieu ! Pardonnez-leur
Car ils ne savent pas ce qu'ils font.
(*Le bon larron soupire.*)

PREMIER SOLDAT (*le regardant*)

L'autre pleure :
Nous l'entendrons parler sans doute avant qu'il meure ;
Il s'agite.

LE BON LARRON

Jésus ! je crois toujours en vous !
Jusqu'en leurs cruautés vous êtes resté doux,
Vaincu par la douleur, mon compagnon blasphème,
Moi, malgré mes tourments inouïs, je vous aime ;
En expiation de mon triste passé,
Acceptez, ô Jésus, mon sang qui fut versé
Par mes bourreaux, mes cris désespérés, mes plaintes
Qui, dans la mort, enfin, ce soir, seront éteintes;
Je voudrais, pour prier, arracher de la croix
Ces bras qu'on déclouera quand ils deviendront froids ;
Je voudrais, tant l'amour céleste me pénètre,
Vous prendre vos douleurs pour moi seul, mon doux maître,
Et vous voir délivré du mal !

LE CHRIST

Je te le dis,
Avec moi tu seras ce soir en paradis.

PREMIER SOLDAT

Et nous, où serons-nous, s'il vous plaît ?

DEUXIÈME SOLDAT

Dans la ville
Je pense ; une taverne est un plus sûr asile
Que ce grand ciel très haut où mes yeux ne voient rien.

PREMIER SOLDAT

Boire et manger, sur terre, est le meilleur moyen
D'être heureux. Je t'approuve en tous points, mon vieux
Et, du reste, voici déjà pour nous distraire. [frère !

DEUXIÈME SOLDAT

Et quoi donc ?

PREMIER SOLDAT

Le manteau du Christ !

DEUXIÈME SOLDAT

Il est bien fait.

PREMIER SOLDAT

L'étoffe en est jolie et durable.

DEUXIÈME SOLDAT

En effet.

PREMIER SOLDAT

Nous le jouerons aux dés, si tu veux ?

DEUXIÈME SOLDAT

Tout de suite !
C'est toujours un moment d'ennui que l'on s'évite ;
Surveiller des mourants, ce n'est pas très joyeux !
Allons-y !

PREMIER SOLDAT

Quatre !

DEUXIÈME SOLDAT

Deux !

PREMIER SOLDAT

Toi, tu perds.

(*Continuant*)

Six, c'est mieux.

DEUXIÈME SOLDAT

A moi ! cinq !

Ah ! tant pis !

PREMIER SOLDAT

C'est toujours moi qui gagne.

LE BON LARRON (*expirant*)

C'est le ciel !

PREMIER SOLDAT

Le larron bat déjà la campagne !

DEUXIÈME SOLDAT

Il va mourir.

PREMIER SOLDAT

Je crois qu'il est mort. — Trois !

DEUXIÈME SOLDAT

J'ai deux !

PREMIER SOLDAT

Jésus ne dit plus rien.

DEUXIÈME SOLDAT

Non ; il lève les yeux
Au ciel : il n'en a pas pour très longtemps, je pense.

DEUXIÈME SOLDAT

Dans la ville
Je pense ; une taverne est un plus sûr asile
Que ce grand ciel très haut où mes yeux ne voient rien.

PREMIER SOLDAT

Boire et manger, sur terre, est le meilleur moyen
D'être heureux. Je t'approuve en tous points, mon vieux frère !
Et, du reste, voici déjà pour nous distraire.

DEUXIÈME SOLDAT

Et quoi donc ?

PREMIER SOLDAT

Le manteau du Christ !

DEUXIÈME SOLDAT

Il est bien fait.

PREMIER SOLDAT

L'étoffe en est jolie et durable.

DEUXIÈME SOLDAT

En effet.

PREMIER SOLDAT

Nous le jouerons aux dés, si tu veux ?

DEUXIÈME SOLDAT

Tout de suite !
C'est toujours un moment d'ennui que l'on s'évite ;
Surveiller des mourants, ce n'est pas très joyeux !
Allons-y !

PREMIER SOLDAT

Quatre !

DEUXIÈME SOLDAT

Deux !

PREMIER SOLDAT

Toi, tu perds.

(*Continuant.*)

Six, c'est mieux.

DEUXIÈME SOLDAT

A moi ! cinq !... Ah ! tant pis !

PREMIER SOLDAT

C'est toujours moi qui gagne.

LE BON LARRON (*expirant*)

C'est le ciel !

PREMIER SOLDAT

Le larron bat déjà la campagne !

DEUXIÈME SOLDAT

Il va mourir.

PREMIER SOLDAT

Je crois qu'il est mort. — Trois !

DEUXIÈME SOLDAT

J'ai deux !

PREMIER SOLDAT

Jésus ne dit plus rien.

DEUXIÈME SOLDAT

Non ; il lève les yeux
Au ciel : il n'en a pas pour très longtemps, je pense.

PREMIER SOLDAT

A toi.

DEUXIÈME SOLDAT

Je perds toujours !... Cinq !

PREMIER SOLDAT

J'ai six ! quelle chance !

DEUXIÈME SOLDAT

Voici des curieux qui montent le chemin.

PREMIER SOLDAT

Qui donc ?

DEUXIÈME SOLDAT

Un homme avec deux femmes.

PREMIER SOLDAT

J'ai la main
Heureuse. J'ai gagné la robe. Quelle fête !
Qui vient vers nous ?

DEUXIÈME SOLDAT

Voici la mère du prophète,
Et Madeleine, et Jean ; — ce n'est pas gai. —

PREMIER SOLDAT

Je crois
Qu'ils vont de leurs sanglots nous assommer tous trois.

(*Entrée des deux femmes et de Jean.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LA VIERGE, MADELEINE ET JEAN

LA VIERGE

Suis-je assez forte, hélas ! pour voir ton agonie ?
Je me sens défaillir devant toi, mon Jésus !
Et dans mon cœur que serre une angoisse infinie
Retentissent les coups que ton corps a reçus.

LE CHRIST

Hélas ! soyez bénie, ô mère bien-aimée,
Mais votre désespoir est tel en me voyant
Que ma pitié de fils, pour vous-même alarmée,
Voudrait vous épargner ce spectacle effrayant.

LA VIERGE

Ne parlez pas de moi, Jésus, votre torture
Est plus grande à mes yeux que la terre et le ciel !

MADELEINE

Maître, si je sanglote en humble créature
Ma faiblesse pourtant souffre un mal éternel !
O désolation de la tendresse humaine !
C'est en vain que mes yeux pleurent à vos genoux :
Je demeure inutile où la douleur m'amène ;
Après autant d'amour je ne puis rien pour vous !

JEAN

Elles coulent aussi mes pauvres larmes vaines !
Et mes yeux obscurcis se soulèvent, navrés,
Vers votre corps qui perd tout le sang de ses veines !
Je ne puis croire encor que vous nous quitterez.

LE CHRIST

Jean, ma mère est la tienne. Et vous, mère au cœur tendre,
Acceptez Jean pour fils lorsque je serai mort.
Et vous, ô Madeleine, adieu ! dans un effort
Suprême, j'ai voulu de vous me faire entendre :
Vos traits purifiés, aux mortelles pâleurs,
Me disent votre foi dans la cause servie ;
Adieu ! Tout est fini sur terre ! Vos trois cœurs,
N'ayant que mon amour pour lien dans la vie,
Sont égaux à jamais dans les mêmes douleurs !

MADELEINE

O Jésus !

LA VIERGE

Mon enfant !

JEAN

Mon maître !

LE CHRIST

Je veux boire !

LE CENTURION

Ah ! le Dieu disparait ; l'homme seul est réel !

DEUXIÈME SOLDAT

Eh bien ! voilà pourtant où t'a conduit la gloire :
Tes yeux n'ont pas trouvé ton Père dans le ciel !

LE CHRIST

Oh ! La mort qui s'approche et qui m'étreint ! Je glisse
Dans l'inconnu ! Pourquoi, par un nouveau supplice,
Te vois-je tout-à-coup, jardin des Oliviers !
Tu me rends mille maux que j'avais oubliés !
Tu viens encor me mordre avec fureur, ô doute !
Je regarde, effrayé, le ciel béant, j'écoute
Dans l'infini ! Les clous dont mes pieds sont percés
Sont moins cruels encor que mes cruels pensers !
As-tu donc tant souffert pour qu'à l'heure suprême,
Fils de Dieu, ton amour doute de Dieu lui-même ?
Mon sang a-t-il coulé plus inutilement
Que sur d'éternels rocs les eaux du firmament !
Toi, dont le souffle est là, Mort, tu vas tout me dire !
Si mon âme, par toi, bondit hors du martyre
Pourras-tu la ravir au fond du grand ciel bleu ?
Ah ! Pourquoi m'avez-vous abandonné, mon Dieu !
Mon esprit et mon corps agonisent ensemble,
Ma dernière douleur est humaine ; je tremble
Comme un enfant perdu dans la nuit des chemins.
D'horribles visions passent ; des lendemains
S'ébauchent par delà des siècles, innombrables ;
J'entends les cris confus de peuples misérables
Qu'on torture en mon nom sous des cieux restés sourds,
Et qui râlent d'horreur en cherchant mon secours !
J'ai souffert jusqu'au bout et mon regard se voile ;
C'est fini, c'est la nuit terrible et sans étoile,
C'est l'abîme insondable où mon être descend !...
Non ! Non ! L'immensité du zénith frémissant
Au-dessus de mes yeux s'entr'ouvre dans un rêve !
Comme un aigle blessé mon âme se soulève
Et monte vers l'azur des célestes chemins !...
O mon Dieu ! Je remets mon âme entre vos mains !...
Ah !.....

(*Jésus pousse un grand cri.*)

LE CENTURION

La mort de Jésus fait crouler le vieux monde !
Sentez-vous sous nos pieds le sol qui vibre et gronde ?

Des spectres aux linceuls flottants se sont dressés
Sur les débris épars des tombeaux fracassés !
La nuit de toutes parts tombe, surnaturelle,
Les cieux crèvent en foudre et vomissent la grêle !
Nous avons tué Dieu !

MADELEINE

Le Christ est immortel !
Son esprit vit en nous et son âme est au ciel.

(*Des nuages, envahissant lentement la scène, cachent le Christ et le théâtre représente ensuite le tombeau de Joseph d'Arimathie creusé dans le roc. Les soldats veillent. Il est encore nuit.*)



APOTHÉOSE

LA RÉSURRECTION

SCÈNE I

PREMIER SOLDAT, DEUXIÈME SOLDAT

PREMIER SOLDAT

Surveiller ce tombeau ? Pourquoi ? Le Christ est mort ;
Nul ne l'éveillera du sommeil dont il dort.

DEUXIÈME SOLDAT

Les prêtres et le roi semblent le craindre encore,

PREMIER SOLDAT

Il était redoutable et leur frayeur l'honore.

DEUXIÈME SOLDAT

Quand il est expiré la foudre a retenti,
Pourtant, quand je l'ai vu livide, anéanti,
Quand j'ai touché son corps aussi froid qu'une pierre,

Je suis bien revenu de ma terreur première
Et j'ai pensé que l'homme, aux dangereux discours,
Allait rester muet et sage pour toujours !

PREMIER SOLDAT

Ne sens-tu pas le froid du matin ?

DEUXIÈME SOLDAT

La rosée
A travers mon manteau jusqu'à moi s'est glissée.

PREMIER SOLDAT

Pas même du bois mort pour se faire du feu !

DEUXIÈME SOLDAT

Pour un pareil métier on nous paie assez peu !
On aurait déjà dû nous remplacer.

PREMIER SOLDAT

C'est juste !
Une veille aussi longue abat le plus robuste.
Tant pis si je faillis au devoir en dormant ;
Je vais faire un bon somme !

DEUXIÈME SOLDAT

Et moi pareillement.
(*Entrée de Madeleine, de Salomé et de la mère de Jacques.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MADELEINE, SALOMÉ ET LA MÈRE DE JACQUES

MADELEINE

Son martyre est fini ! C'est ici qu'il repose !
Aux horreurs d'ici bas son œil bleu s'est fermé,
Sa bouche aux purs accents est divinement close !
C'est l'heure ; il faut qu'un flot de doux parfums arrose
Le pauvre corps meurtri du Maître bien-aimé.

Plus on vous fit souffrir, plus ma douleur fut grande !
Puisque votre regard s'est éteint, clair flambeau,
Il est un saint devoir que notre foi demande :
La myrrhe funéraire est la suprême offrande
De celle qui vous cherche au-delà du tombeau.

(Elle s'avance lentement.)

PREMIER SOLDAT (*se réveillant*)

Arrière ! le sépulcre à tous reste fermé !

MADELEINE

Que craignez-vous de moi ? Je ne suis qu'une femme ;
Que craignez-vous de Lui ? Ce n'est qu'un corps sans âme,
Et je viens seulement pour qu'il soit embaumé.

PREMIER SOLDAT

Vous ne remuerez pas la pierre de la tombe
Et contre sa lourdeur se briseraient vos mains !

MADELEINE

Au seuil du bien-aimé notre force succombe !
Toujours d'autres douleurs sur de nouveaux chemins !
(Elle s'agenouille.)
(Un silence.)
— O prodige ! — la pierre a roulé d'elle-même !

DEUXIÈME SOLDAT

J'ai peur !

MADELEINE

Je ne crains rien du pauvre mort que j'aime.
(Elle entre dans le caveau.)
Une étrange clarté vient de blesser mes yeux !....
Un ange me sourit, paisible et radieux !....
Oui, le ciel m'écoutait, son messager me guide,
Il montre le sépulcre, et le sépulcre est vide !....
Le linceul sur la terre est étendu, sanglant.
(Entrée de la Vierge.)
Qui donc nous a repris Jésus ? Mon cœur tremblant
S'effraie. On est venu cette nuit ?

SCÈNE III

LES MÊMES, LA VIERGE

PREMIER SOLDAT

Non, personne
N'a pénétré. Je n'ai rien vu !

DEUXIÈME SOLDAT

Moi, je frissonne
De cet évènement que je ne comprends pas.

LA VIERGE (*égarée et en extase*)

Je l'ai vu tout à l'heure ; il me tendait les bras !
Est-ce une vision dans mon logis éclose ?...
Peut-être que mes yeux m'ont trompée et je n'ose
Croire à tout ce bonheur que je n'espérais plus.
Le revoir ! Le toucher ! Avant que les élus
Le reçoivent parmi leurs phalanges ailées !
Quel beau rêve ! O mon Dieu ! Mes larmes écoulées
Vous disent la grandeur sans nom de mon tourment,
Oui, j'ai beaucoup pleuré, je pleure en ce moment
Encore, en vous priant de rendre à ma tendresse
Mon enfant adoré dont l'absence m'oppresse,
Et je vous redemande, avec un cœur fervent,
Mon fils crucifié qui doit être vivant !

MADELEINE

O source de bonheur et de grâce infinie,
Mon Dieu, Père éternel à l'immense pouvoir,
La pauvre pécheresse à la Vierge est unie ;
Celui que nous aimons nous voulons le revoir !
Faites mourir la mort, vous qui créez la vie !

LA VOIX DU CHRIST (*invisible*)

Ma mère !

LA VIERGE (*écoutant*)

Entendez-vous ?

MADELEINE

Tout est muet !

LA VIERGE

C'est lui !
Mon bonheur d'autrefois ! Ma douleur d'aujourd'hui !...
Mon être te pressent, mon âme attend la tienne !
Oui je veux que ton corps renaisse et me revienne
Et que ton pur regard, ne fut-ce qu'un seul jour,
Apaisant mes sanglots, sourie à mon amour !

LA VOIX DU CHRIST (*invisible*)

Ma mère !

LA VIERGE

C'est sa voix ! L'entendez-vous, ô femmes !...

MADELEINE

Non !

LA VIERGE

Mon amour m'éclaire et mon cœur me conduit,
Car les yeux maternels voient à travers la nuit ;
Mon âme le devine avant toutes les âmes !

LE CHRIST

(*Apparaissant peu à peu au-dessus du tombeau dans une nuée lumineuse.*)

Femmes, ne pleurez plus !

LA VIERGE

Mon fils !

MADELEINE

Mon Dieu ! C'est Lui !

(*Les femmes et les soldats s'agenouillent.*)

LE CHRIST

Oui, ma mère, le jour victorieux a lui !
Vous n'avez pas douté de ma divine essence ;
Or, mon Père a voulu dans sa toute puissance
Que mon âme, ayant pris son essor sur la croix,
S'incarnât dans mon corps une dernière fois.

Madeleine, vos pleurs me sont restés fidèles,
Leurs flots purs ont lavé les erreurs de jadis ;
Vos larmes ont coulé, vous revivrez par elles,
Aux nobles désespoirs j'ouvre mon Paradis.

Allez, pleines de foi dans mes paroles sûres
Qui souffleront l'audace aux plus irrésolus,
Mais ne gémissez pas en voyant mes blessures ;
Leur trace est glorieuse et je ne souffre plus !

O vous dont la ferveur m'adore,
Femmes, vous me verrez encore,
Je reviens pour plus d'une aurore
Parmi ceux qui pleuraient en me voyant mourir ;
Ma loi va triompher, par l'univers bénie,
Ma vie à la vôtre est unie,
Et ma souffrance étant finie
Une immortelle joie en vos cœurs va fleurir !

(*Rideau.*)



LEVALLOIS-PERRET
IMP. SCHNEIDER FRÈRES & MARY
12, rue Martinval


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 09 25 02 015 0